

**Yves Citton**

## **Démocratie ou médiarchie ?**

Chapeau :

Nous croyons vivre en démocratie. Nous sommes en fait plongés en pleine médiarchie, affirme Yves Citton, co-directeur de la revue *Multitudes*. Un régime où les media – les institutions tout autant que les télévisions ou réseaux – forment les publics et imposent leurs temporalités. Doit-on s'en indigner et arrêter là l'investigation ? Certainement pas. Car, face à cette hégémonie, chaque individu se défend par des écarts, des retards, proposant des tempos différents, et suscitant *in fine* des espaces de « médianarchie ».

L'intérêt principal de décrire nos sociétés en termes de « médiarchie » est de déjouer une illusion dont la plupart d'entre nous demeurent victimes, en dépit du sens critique le plus acéré<sup>1</sup>. Nous persistons à nous imaginer que nous vivons dans des « démocraties ». Bien entendu, une telle croyance n'est nullement infondée, puisque de nombreux mécanismes de représentation politique ont été mis en place depuis plusieurs siècles pour permettre à tous les gens inclus dans le peuple (*démós*) de prendre part au pouvoir politique (*cratos*). L'illusion que la plupart d'entre nous partagent, dès lors que nous nous croyons vivre dans une « démocratie », est *une illusion d'immédiateté* : à savoir une dénégarion des propriétés de la médiation. Cette croyance fait comme si les media pouvaient être de simples « intermédiaires » (se contentant de « transporter sans transformer », pour reprendre les formulations de Bruno Latour), alors qu'ils opèrent nécessairement comme des « médiateurs », re-constituant et re-configurant les termes entre lesquels ils s'insèrent. Pour le dire plus simplement : ce qui prend réellement part au pouvoir politique, ce ne sont ni « les gens » ni « le peuple », mais ces entités sociales finalement très récentes à l'échelle de l'humanité que sont « les publics ».

C'est Gabriel Tarde qui a fait apparaître le plus vivement l'originalité de ces formations sociales inédites en contrastant les « publics » et les « foules ». Alors que les *foules* se composent d'individus partageant un même espace (une agora, une rue, un stade, une salle de spectacle), ce qui leur permet d'être sensibles à leurs réactions mutuelles instantanées, les *publics* se composent d'individus branchés sur un même medium auquel ils réagissent simultanément, mais sans être directement sensibles à leurs réactions mutuelles. Chaque

---

<sup>1</sup> Le terme *médiarchie* a déjà une petite histoire de quelques décennies. Outre un José Argüelles qui articulait sa théorie de la médiarchie, inspirée du calendrier Maya, à une « Journée de Convergence Harmonique Mondiale » les 16 et 17 août 1987, le journaliste François-Henri de Virieu décrivait « la médiarchie ou médiarchie » dans son ouvrage *La Médiarchie* (Paris, Flammarion, 1990, p. 25), tandis que Kent Asp publiait un article intitulé « Medialization, Media Logic and Mediarchy » dans *Nordicom. Review of Nordic Mass Communication Research*, n° 2 (1990), p. 47-50, avant que Dan Nimmo ne publie « Politics and the Mass Media: from Political Rule to Postpolitical Mediarchy » dans *Current World Leaders*, 36:2 (1993), p. 303-320.

lecteur et chaque spectatrice regarde sa page de journal ou son écran de télévision isolé(e) chez soi, sans percevoir directement ce que pense ou fait son voisin, mais non sans imaginer que ledit voisin est peut-être en train de regarder la même chose sur sa page ou son écran. Il y a eu des foules (plus ou moins larges) depuis qu'il y a des sociétés humaines. Il n'y a eu de véritables publics – concernant autre chose qu'une couche très superficielle des populations concernées – que depuis la (lente) diffusion de la presse à imprimer, des périodiques, de l'alphabétisation, puis du cinéma, de la radio, de la télévision et d'Internet, lesquels ont à la fois isolé et relié des individus de plus en plus nombreux au sein de réseaux de diffusion de plus en plus étendus et de plus en plus intensifiés.

Que les media opèrent comme des médiateurs plutôt que comme de simples intermédiaires, cela est bien entendu lié au fait que les publics n'existent pas comme tels, de toute éternité, mais ne sont constitués que par l'émergence d'un certain medium. L'audience télévisée est induite par la télévision, autant qu'elle en est la condition d'existence et la finalité. Ce qui vote pour un candidat à l'élection parlementaire ou présidentielle – mais aussi ce qui « décide » d'acheter telle marque de voiture, telle couleur d'habit ou tel type de nourriture, de même que ce qui « désire » voir tel film ou passer ses vacances dans tel pays – ce ne sont pas simplement « des gens », composant « un peuple » animé de volontés particulière et de volonté générale. Ce sont les membres de certains publics, induits par certains dispositifs médiatiques.

Ce résumé très sommaire de l'argumentaire médiarchique ne fait que répéter une leçon déjà bien articulée par la théorie critique de l'école de Francfort (Adorno, Horkheimer, Marcuse), par l'écologie des media nord-américaine (McLuhan, Innis, Postman), par la médiologie française (Debray, Bounoux) et par les *Medienstudien* germaniques (Flusser, Kittler, Zielinski). En dépit des recherches universitaires et d'essais polémiques consacrés à l'emprise de la médiarchie, l'immense majorité de nos débats politiques font encore comme s'il existait (dans la réalité, *out there*) des problèmes sociaux, que des médias (plus ou moins manipulateurs) parviendraient à transporter (plus ou moins fidèlement) sur nos pages et nos écrans. Tout l'enjeu de la « communication politique » serait de savoir comment faire passer des solutions (déjà trouvées) auprès de populations (peu futées), de façon à résoudre des problèmes (déjà découpés) en souffrance de traitement adéquat.

Qu'à la fois les problèmes, les populations et les solutions soient des propriétés émergentes des dispositifs médiarchiques eux-mêmes, voilà ce que tout le monde feint d'ignorer. Cette illusion d'immédiateté reste tellement dominante que nos campagnes électorales portent sur les problèmes et les solutions, sans accorder la place qu'elle mérite à la question politique de la restructuration du paysage médiatique.

### **Invisible (et invincible) synchronisation**

S'interroger sur les rapports entre médiarchie et temporalité aide à sortir de la déploration commune qui se désole – aussi infiniment qu'impuissamment – de l'aveuglement médiatique de nos contemporains. Cet article esquisse onze grands principes qui peuvent nous guider dans l'analyse de la médiarchie à partir des propriétés de ses dynamiques temporelles.

Si – politiquement – nous ne « voyons » pas des médias qui nous aveuglent par cela même qu'ils nous donnent à regarder, ce n'est pas forcément parce que nous serions particulièrement éblouis ou idiots. C'est peut-être parce que la fonction fondamentale des

médias de masse relève moins d'une circulation informationnelle (qui nous donnerait quelque chose à voir ou à comprendre) que d'une opération temporelle de *synchronisation*. Or, contrairement à l'espace, le temps ne se voit pas. On en perçoit le passage en observant des transformations dans ce qui nous entoure (le déplacement d'un astre, la poussée d'une plante, le mouvement des aiguilles sur un cadran). Mais la synchronisation consiste justement à faire que tout (ou presque) se transforme simultanément autour de nous et en nous. Il n'est donc guère étonnant que nous ayons de la peine à voir les effets (pourtant profonds) des médias de masse qui nous synchronisent.

La puissance première de la médiarchie repose sur ceci : au fur et à mesure que les collaborations entre humains sont de plus en plus étendues (sur la surface de la planète), de plus en plus intenses (parce que nous dépendons toujours plus intimement du travail d'autrui) et de plus en plus finement calibrées (parce que l'ajustement de nos tâches est toujours plus étroitement ajusté), nous avons toujours davantage besoin de *bouger ensemble*. Alors que, selon leur définition classique, les media (entendus dans le sens le plus large du terme) ont pour triple vocation d'*enregistrer* (pour conserver dans le temps), de *transmettre* (pour diffuser dans l'espace) et de *traiter* l'information (pour la moduler aux besoins du lieu et du moment), *les médias de masse ont toujours été caractérisés de façon privilégiée par leurs effets temporels de synchronisation* (PREMIER PRINCIPE).

Nous éprouvons le vertige propre à cette synchronisation lorsque, lors d'une finale du Mondial de football, nous savons que des milliards d'humains ressentent simultanément une émotion de joie ou de dépit lorsqu'un ballon de cuir effleure un poteau de métal – et qu'ils lèvent les mains au plafond ou se prennent la tête pour pleurer exactement au même moment. Cette synchronisation est aussi invincible qu'invisible : chacun(e) de nous a de moins en moins le choix de ne pas bouger avec les autres, dès lors que nous dépendons des comportements d'autrui pour presque tout ce dont nous avons besoin (notre pain, notre eau, notre électricité, jusqu'à l'air que nous respirons et la température du climat où nous vivons). S'il a toujours fallu un village pour éduquer un enfant, il faut désormais une coordination planétaire de mouvements pour que notre atmosphère reste habitable. C'est bien pourquoi il serait leurrant de nous imaginer entrer dans une ère « post-médias » : même si la domination des media unidirectionnels qui ont structuré le XX<sup>e</sup> siècle (journaux, radios, télévisions) est aujourd'hui écornée par le développement des réseaux multidirectionnels agencés par Internet, le besoin de synchronisation locale et globale reste plus impératif que jamais.

### **Échologie des médias**

Dire qu'un media reste toujours un médiateur (qui a son épaisseur propre) sans jamais se réduire à un pur intermédiaire (parfaitement transparent), cela revient à reconnaître que la synchronisation opérée par les médias de masse ne saurait être « immédiate », au sens temporel de parfaitement instantanée. *Il y a toujours un certain retard entre l'émission et la réception* (DEUXIEME PRINCIPE). Toute l'histoire dominante des media – telle qu'on se la raconte en imaginant un « progrès » allant du courrier postal mis en place au XVII<sup>e</sup> siècle à la télévision en direct et à Skype, en passant par le télégraphe, le téléphone et la radio – toute cette histoire décrit un vaste mouvement d'*accélération* permettant de réduire de plus en plus ce retard entre l'émission et la réception.

Ce décalage entre émission et réception, même s'il se réduit, engendre une dynamique comparable à un écho. Ce phénomène de l'écho repose non seulement sur un certain retard temporel entre le son originel et sa répétition, mais également sur une certaine *altération* qualitative identifiée dans le retour du même. D'où un TROISIEME PRINCIPE : *le pouvoir propre à la médiarchie consiste à conférer un certain degré de résonance à une certaine réalité*. Si nous vivons effectivement en régime médiarchique, alors les lieux de concentration du pouvoir ne sont pas tant à concevoir en termes d'argent, ou de commandement hiérarchique, qu'en termes de *puissance de résonance* – laquelle peut bien entendu s'acheter par de l'argent, dès lors que l'accès aux médias de masse est subordonné à une logique marchande.

Dans sa modélisation d'une économie de l'attention, Georg Franck décrit bien ce fonctionnement en disant (QUATRIEME PRINCIPE) que *les médias de masse ne sèment de l'information que pour moissonner de l'attention*, afin de revendre celle-ci aux annonceurs qui les financent<sup>2</sup>. Il souligne toutefois que cette capacité de résonance instaure sa dynamique propre, que les ressources financières peuvent certes exploiter, mais qui échappe sans cesse à leur contrôle.

La meilleure façon de se représenter l'espace-temps structuré par la médiarchie passe peut-être par la notion de *voûte*, qui permet à la fois d'imaginer une causalité architecturale favorisant certains effets de résonance, et de souligner à quel point une approche médiarchique de la communication ne saurait aucunement se résorber en une théorie de « l'information ». D'une part, ce n'est pas forcément « le nouveau » (doté du plus grand contenu informationnel) qui résonne le mieux. Bien au contraire, c'est plutôt ce qui (se) répète avec une variation mineure mais décisive. D'autre part, la dynamique des voûtes produit des effets d'*envoûtements*, qui relèvent davantage de la magie (les « voûts » des sorciers) que de la connaissance rationnelle<sup>3</sup>. On peut en tirer un CINQUIEME PRINCIPE : *les voûtes structurant les jeux d'échos constitutifs de la médiarchie ne diffusent jamais d'information sans infuser des processus d'envoûtements*.

Analyser nos régimes de gouvernement comme des médiarchies invite donc à retourner bon nombre des valeurs qui nous orientent. Au sein de cette échologie des médias, ce qui se répète vaut davantage que ce qui s'origine ; la réception est souvent plus décisive que l'émission ; l'information compte moins que l'envoûtement<sup>4</sup>.

### **Vertus de l'écart**

La diminution progressive du retard imposé entre un son et l'écho qu'en revoient nos diverses voûtes médiatiques est fréquemment décriée depuis un demi-siècle comme l'une des causes principales de l'effolement de nos boussoles. La « société du spectacle » de Guy Debord aussi bien que « l'hyper-réalité » de Jean Baudrillard se caractérisent par cet « effet Larsen généralisé » qui instaure une boucle assourdissante, confusionnant le son avec son écho, le territoire avec sa carte, la réalité avec sa représentation. En déplorant l'accélération affolante censée être caractéristique de notre époque – même si on en trouve déjà

---

<sup>2</sup> Voir Georg Franck, « Capitalisme mental », *Multitudes* n° 54, hiver 2013, ainsi que *Ökonomie der Aufmerksamkeit: Ein Entwurf*, Carl Hanser, Munich, 1998.

<sup>3</sup> Voir le dossier « Envoûtements médiatiques » publié dans le numéro 51 de la revue *Multitudes*, hiver 2012.

<sup>4</sup> C'est ce qu'a déjà bien décrit Daniel Bougnoux dans ses divers ouvrages, par exemple dans *Introduction aux sciences de la communication*, Paris, La Découverte, 1997.

d'innombrables échos anticipés dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, voire dès l'âge de Rousseau, et probablement bien plus tôt – on dénonce à chaque fois les media comme opérant non seulement une synchronisation homogénéisante, mais aussi un écrasement temporel implosant la notion même de présence, en abolissant tout retard, tout écart et toute différence de polarité entre l'émission et la réception.

C'est tout le vocabulaire par lequel nous parlons des media et de leurs usages humains qui menace de s'effondrer du fait de ce court-circuit. Il n'y a plus à proprement parler de « circuit » dès lors que l'émetteur devient indistinct du récepteur ; il n'y a plus de canal d'information dès lors qu'on baigne dans un monde de simulacre ; il n'y a plus de medium dès lors qu'on branche des électrodes directement sur des neurones. Acculé dans ses derniers retranchements, ce qui nous reste d'humanisme s'accroche à la notion d'attention pour établir un dernier rempart au règne de l'immédiateté instantanée, auto-productrice en même temps qu'autophage. D'où un SIXIEME PRINCIPE : *c'est la temporalité propre de l'attention, fondée sur une aptitude d'attente, qui nous donne une certaine capacité d'action au sein des réseaux médiarchiques.*

Face au sentiment d'être assiégé par une accélération menaçant l'humain d'effondrement, une réaction fréquente consiste à cultiver des espaces de retards protégés, que Gilles Deleuze appelait « vacuoles » et où Hartmut Rosa voit aujourd'hui des « oasis de décélération ». Sous l'inspiration de Bergson, Deleuze faisait de l'écart entre le stimulus et la réponse le lieu propre d'émergence de l'intelligence et de la pensée humaine. Lorsque je me contente de répondre « immédiatement » à une perception ou à une sollicitation, je réagis comme une machine préprogrammée, ce qui nous arrive certes très souvent, mais ce qui humilie l'idée que nous nous faisons d'une réaction « humaine ». C'est cet écart temporel (un petit retard, une petite attente, un instant de réflexion) qui nous permet d'être des « centres d'indétermination » ressemblant à des êtres vivants plutôt qu'à des machines.

C'est cet écart que beaucoup d'entre nous sentent la nécessité de défendre devant l'emprise croissante des appareils techniques et bureaucratiques de coordination de nos gestes. C'est pour en préserver la possibilité qu'il convient de protéger des vacuoles et des oasis de décélération. Pouvoir lire un livre, voir un film ou assister à une performance de danse sans se laisser déranger par un téléphone portable, passer un week-end sans avoir à consulter sa messagerie ou les dernières fluctuations des cotations boursières, voilà qui relèverait d'un privilège de plus en plus rare et de plus en plus coûteux. Une opposition plus radicale fait même parfois l'éloge du blocage (grève, paralysie, occupation, piqueteros, sabotage) comme seul moyen de ralentir et de réorienter l'accélération catastrophique de la médiarchie capitaliste<sup>5</sup>.

### **Beautés de la torsion**

On peut (presque) se croire dans l'immédiateté tant que la télévision nous abreuve des images du match qui se déroule en direct de l'autre côté de la planète, tant que le téléphone nous apporte la voix d'un parent éloigné, tant que le TGV nous fait traverser la France en moins de trois heures. Un dysfonctionnement de Livebox, de la friture sur la ligne ou un

---

<sup>5</sup> Voir par exemple Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, Paris, La fabrique, 2007 ou Collectif pour l'intervention, *Communisme : un manifeste*, Caen, Nous, 2012.

accident sur la voie donnent soudain une présence sensible au médiateur qui restait transparent tant qu'il se contentait de fonctionner comme un intermédiaire. De tels épisodes nous rappellent pourtant un SEPTIEME PRINCIPE, que Bruno Latour et les médiologues soulignent depuis plusieurs décennies, qu'*un médiateur se cache toujours (plus ou moins bien) au sein de tout intermédiaire.*

L'échologie des media nous aide à le débusquer – parfois pour en faire une source de jouissance. Affirmer qu'un medium a pour fonction de faire « résonner », c'est dire non seulement qu'il fait sonner plusieurs fois un même son répété dans l'espace et le temps, mais c'est dire aussi que cette résonance suscite toujours des harmoniques inattendues et imprévisibles. Tout un genre musical – le *noise* – s'est élaboré sur cette beauté propre aux résonances et aux distorsions inattendues, que les media génèrent au sein de (et en plus de) ce qu'ils transportent. Autrement dit (HUITIEME PRINCIPE) : *au-delà (ou au cœur) de leurs effets inquiétants d'écrasement du temps et de l'espace, les courts-circuits et les effets Larsen produits par l'accélération médiarchique sont également porteurs d'émotions esthétiques, éthiques et politiques, auxquelles on peut apprendre à se sensibiliser.*

Ici aussi, c'est dans une certaine qualité d'attention que se réfugient nos capacités humaines surexploitées (quoique paradoxalement sous-sollicitées) par nos appareillages médiatiques. Se rendre attentifs aux distorsions émanant du médiateur, faire attention à ses propriétés de medium, savoir attendre le moment où ces propriétés prendront une forme surprenante ou gratifiante – voilà qui relève d'une certaine ascèse attentionnelle, dont notre *suroccupation* ne laisse guère le loisir.

Avant même de faire l'objet d'une jouissance esthétique réfléchie, l'écart propre à l'attention humaine est peut-être plus intimement inscrit dans nos corps résonants que ne veulent le croire nos lamentations contemporaines. Mark Hansen, dans son bel ouvrage proposant *A New Philosophy for New Media*, relève avec raison que nos corps humains ne sont jamais de purs vecteurs pour le transport d'information. Même lorsque des dispositifs de contrôle s'efforcent d'en faire de simples intermédiaires, ils font toujours surgir leurs propriétés de médiateurs, dès lors que ce n'est jamais de la simple « information » qui nous fait agir, mais toujours de l'information retraitée pour en tirer de la *signification*<sup>6</sup>.

En deçà de toute résistance explicitement politique, c'est notre corps lui-même (notre *embodiment*, notre corporéité) qui injecte des écarts interprétatifs en donnant « sens » – qui est toujours un certain sens, parmi d'autres possibles – aux flux d'informations qui nous arrivent de nos perceptions sensorielles. Autrement dit (NEUVIEME PRINCIPE) : *la temporalité régissant le traitement des données par notre corps humain instaure nécessairement des (micro)décalages au sein des flux d'informations et des régimes d'envoûtements mis en place par la médiarchie.*

### **Improvisation anti-hiérarchique**

Au terme d'un ouvrage majeur consacré à une plongée dans notre univers d'images techniques, Vilém Flusser (1920-1991) allait chercher du côté de la musique de chambre et du jazz pour compléter sa description géniale (et encore inégalée) de ce que nous appelons ici médiarchie. Lui aussi reconnaissait que le plus important, dans notre rapport aux media,

---

<sup>6</sup> Mark B.N. Hansen, *New Philosophy for New Media*, Cambridge MA, MIT Press, 2004.

échappe à la perception visuelle et au regard analytique. C'est le jeu de l'improvisation collective pratiquée en musique qui lui semblait rendre le mieux compte de l'invisible synchronisation induite en régime médiarchique.

### Encart :

Dans cette musique de chambre, il n'y a ni dirigeant, ni gouvernement. Celui qui donne le tempo ne mène le jeu que de façon passagère. Il est toutefois d'autant plus décisif d'adhérer étroitement à certaines règles du jeu. Cybernétique, la musique de chambre est un « pur jeu », elle est jouée par des joueurs pour des joueurs – les auditeurs sont superflus, voire dérangeants. Sa méthode ne relève pas de l'observation (théorie), mais de la participation (stratégie). Chaque instrument joue comme s'il était en solo, et cependant, pour cette même raison, comme s'il était un accompagnateur. Chacun joue pour soi-même, et cependant avec tous les autres. Chacun improvise en commun avec tous les autres, c'est-à-dire qu'il se soumet à des règles précises (consensus), pour les altérer avec les autres au cours du jeu commun.

(Vilém Flusser, *Ins Universum der technischen Bilder*, Göttingen, European Photography, 1985, p. 176-177, traduction YC.)

Critique féroce de l'abrutissement mass-médiatique, mais très sensible dès les années 1970 aux potentiels émancipateurs de ce qui deviendra Internet, Flusser décrit très précisément le principe de résistance qu'opposent les pratiques humaines à toute domination médiarchique. Sans exclure ni la programmation (les musiciens peuvent très bien s'appuyer sur une partition), ni la verticalité (un groupe peut avoir un leader), ni la coordination (ils visent précisément à jouer *ensemble*), l'improvisation repose néanmoins sur une dynamique fondamentalement *anti-hiérarchique* – non pas en ce qu'elle rejeterait toute dénivellation de pouvoir (*-archè*), mais en ce qu'elle échappe sans cesse à sa rigidification sacralisée (*hiéros*). Chacun y est simultanément soliste et accompagnateur, pour soi-même et avec les autres ; il y a bien des règles communes, mais la dynamique du jeu tend sans cesse à altérer et à faire évoluer le consensus qui les fonde ; il n'y a ni dirigeant ni gouvernement, même si quelqu'un doit bien donner le tempo, parce que ce rôle de leader est voué à circuler en se reconfigurant à chaque instant.

On peut en faire l'objet d'un DIXIEME PRINCIPE : *la temporalité des corps résonants, en tant qu'ils sont toujours aussi des corps improvisants, échappe souvent aux pouvoirs rigidifiés de la médiarchie*. Cela revient à dire que, dans des échosystèmes sociaux aussi complexes que les nôtres, toute synchronisation est vouée à être une *multi-synchronisation*, laissant toujours une certaine marge d'improvisation aux agents individuels et collectifs. Le pluralisme y est une condition d'existence, toute rigidification monolithique ne pouvant que gripper la collaboration et paralyser l'autoproduction du corps social.

### Pluralisme rythmique

Une distinction importante aide à préciser les enjeux du modèle de l'improvisation musicale que Flusser inscrit à l'horizon des développements de la médiarchie. Les discours

généralement tenus sur l'accélération tendent à réduire la temporalité à sa seule dimension de *tempo*, comme si la question la plus importante était de savoir si ça va plus ou moins vite, et comme si ce tempo était stable à travers les différentes phases et les différentes sphères de nos existences. Or, le tempo n'est qu'un des axes caractéristiques de la temporalité musicale. Le deuxième, bien plus complexe, est *le rythme*, qui se compose d'alternances de longues et de brèves, de temps faibles et d'accents forts. La qualité, la richesse et la variété des rythmes est aussi importante que leur tempo.

La sensibilité aux rythmes permet de ressaisir une série de notions mises en place plus haut. En affirmant que « le rythme, c'est le retard », Pablo Casals le définissait moins par la répétition d'une même structure que dans les petits écarts imposés à la répétition métrique. Cet écart, nous le vivons rythmiquement comme une pulsion relevant de l'*embodiment*, comme une façon de *swinguer* qu'il serait ridicule de vouloir calculer à partir de formules abstraites. C'est cet *écart incarné* que Pierre Sauvanet identifie comme le troisième élément du rythme (en plus de la structure et de la périodicité), qu'il nomme *mouvement* : « le mouvement, c'est la forme mouvante opposée à la forme fixe, c'est le flux et cette "manière particulière de fluer" selon les "configurations particulières du mouvant" qu'évoque Benveniste »<sup>7</sup>.

Les vertus de l'écart (Gilles Deleuze), les beautés de la torsion incarnée (Mark Hansen), le jeu en adaptation constante de l'improvisation musicale (Vilém Flusser), tout cela converge vers une conception pluraliste de nos rapports polyrythmiques aux multiples dispositifs qui médiatisent nos relations à autrui. Et c'est peut-être ici que l'intuition d'une ère « post-média » peut s'avérer éclairante (en même temps que trompeuse) : si la chape de plomb des mass-médias avait condamné les téléspectateurs de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle à subir une stricte uniformisation rythmique, du fait de leur synchronisation rigide (tout le monde regarde les nouvelles à 20h), de leur dynamique homogénéisante (tout le monde regarde l'ORTF) et de leur diffusion unidirectionnelle (seuls quelques-uns émettent, tous les autres reçoivent), alors Internet serait véritablement à concevoir comme une promesse d'émancipation révolutionnaire – dès lors que chacun(e) peut se connecter à son rythme, choisir entre des milliers de sources hétérogènes et mettre à la disposition de tous ses propres contenus. Au régime militaire de la synchronisation monorythmique succéderait enfin un pluralisme polyrythmique...

### **Médianarchie ?**

Même si ce contraste témoigne d'une transformation bien réelle (ou du moins très prometteuse), il serait toutefois leurrant d'en faire le lieu d'un basculement radical. Les téléspectateurs soumettaient déjà l'ORTF à leur propre rythme de visionnement, à leur propre modulation d'attention et à leurs propres variations interprétatives dans l'extraction de significations plurielles tirées du même journal télévisé. De même, comme on l'a vu, les internautes, en dépit de leur isolation apparente, se comportent fréquemment en bancs de poissons, coordonnés par ces condensateurs d'attention et par ces voûtes d'échos que sont Google, YouTube ou Facebook. Cet entrejeu rythmique marqué par des pulsations alternatives de convergences et de divergences peut donner matière à un ONZIEME et dernier

---

<sup>7</sup> Pierre Sauvanet, *Le Rythme et la raison*, Paris, Kimé, 2000, p. 188 et 192.



PRINCIPE : *toute médiarchie est travaillée par une médianarchie, inhérente à la complexité des interactions polyrythmiques qui s'y trament à tout instant.*

Repenser nos régimes comme des écosystèmes médiarchiques peut aider à débloquer quelques-unes de nos paralysies politiques actuelles. À l'opposition « gauche » vs. « droite », qui paraît perdre chaque jour davantage de son emprise sur nos réalités politiques, pourquoi ne pas substituer une dynamique « médiarchie » vs. « médianarchie », qui pourrait peut-être redynamiser conjointement nos études des media et nos pratiques politiques ?

### **L'auteur**

Yves Citton est professeur de littérature à l'université de Grenoble, membre de l'UMR *LIRE* (CNRS 5611) et co-directeur de la revue *Multitudes* ([www.multitudes.net](http://www.multitudes.net)). Il a publié récemment *Gestes d'humanité. Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques* (Armand Colin, 2012), *Renverser l'insoutenable* (Seuil, 2012), *Zazirocratie* (Éditions Amsterdam, 2011), *L'Avenir des Humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?* (La Découverte, 2010), *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche* (Éditions Amsterdam, 2010). Il vient de diriger le collectif consacré à *L'économie de l'attention* à La Découverte, et publiera en octobre un essai intitulé *Pour une écologie de l'attention* au Seuil. Ses articles sont disponibles sur son site [www.yvescitton.net](http://www.yvescitton.net).